

L'état des groupes ethniques au Burkina Faso

Une relecture en ce troisième millénaire.

Dr Dieudonné ILBOUDO

Préambule

Au-delà des chaudes discussions intellectuelles sur l'état, la dynamique et le devenir des groupes ethniques en Afrique des savanes et particulièrement au Burkina Faso, les guerres fratricides plus ou moins religieuses ou plus ou moins ethniques actuelles interpellent à une réflexion et des recherches appropriées pour notre vivre ensemble et le développement socioéconomique et culturel. En attendant que d'autres représentants des sciences sociales dont les philosophes, anthropologues, sociologues, psychologues, politologues etc. s'organisent pour appréhender la question, n'y-a-t-il pas lieu de déblayer le terrain pour une urgence civilisationnelle ?

Une paresse intellectuelle aura entraîné depuis la période coloniale et la réalité des universités nationales à s'accommoder les grands travaux des scientifiques « africanistes » et les résultats de ses « amis » et premiers administrateurs de l'Afrique et de notre pays. La lecture d'ouvrages essentiels tels que ceux de DELAFOSSE (1904, 1912), LABOURET (1931), PERSON (1975), IZARD (1970 et 2003) et de BACHER (2001) aura permis de prendre la mesure des structures sociales précoloniales sans toutefois assouvir toute la curiosité et surtout donner une satisfaction totale.

Mais il serait inexact de jeter l'anathème sur les premiers intellectuels africains comme Cheik Anta DIOP (1960, 1967, 1974, 1979, 1981), KI ZERBO (1972, 1978, 1990, 1992, 1999, 2003) et bien d'autres qui n'ont eu de cesse de construire une véritable historiographie africaine et indestructible. Mais au-delà de ces travaux préliminaires construits sur la sueur et la hardiesse de ces devanciers, l'évolution sociale ne demande-t-elle pas des dispositifs durables de recherche et une réflexion permanente pour « non pas orienter » la société mais en connaître les changements, les contingences et les travers ? Tout comme l'agronome, le malherbologiste ou le « soil scientist » qui ont des dispositifs séculaires pour capter les transformations et prévenir les corrections nécessaires.

Introduction

La présente réflexion n'a pas une ambition démesurée de construire cette recherche appelée à être pluridisciplinaire, transnationale et participative. Elle n'a pas non plus une volonté de proposer une structuration ethno-sociale définitive et étanche. Elle veut seulement rappeler que nos sociétés, comme des êtres vivants, continuent de se nourrir et de se transformer. Notre réflexion veut, à travers quelques constats, montrer qu'en Afrique et au Burkina Faso les multiples contacts que nos sociétés ont connu par la violence et par des rapports pacifiques avec leurs voisins puis les nouvelles mobilités imposées par le tracé colonial ont contribué à façonner de nouvelles identités.

La réponse de nos sociétés à cette « mondialisation » voulue aux forceps depuis plus d'un siècle suit donc une logique qu'il faille déterminer afin de comprendre à partir du passé, l'état actuel de ces groupes sociaux, leur dynamique et les objectifs pour la société entière. Sans cela, comment pourra-t-on évaluer, déterminer et surtout travailler à une responsabilisation spatiale et organisationnelle ? Bien que ladite mondialisation nous soit tombée sur la tête par la colonisation et le capitalisme en imposant un individualisme qui se présente désormais comme la première et la dernière des libertés humaines, pouvons-nous nous assurer que l'accommodation de nos sociétés à ces principes soient définitifs ?

Une proposition actuelle des groupes ethniques du Burkina Faso

« L'ethnie », venant du terme grec « ethnos » depuis l'Antiquité signifiant ancien, a été repris, à travers le paradigme évolutionniste et historique, par les ethnologues pour signifier une hiérarchisation politique et identitaire de la société qui va du groupe tribal ou ethnique à la nation étatique. Ainsi, les ethnies sont grosso modo l'expression de nos cultures qui évoluent en permanence vers la formation de la nation. Contrairement à une certaine vision coloniale et extérieure, ces groupes culturels et linguistiques n'ont jamais été des structures closes et statiques. Parce que les cultures ne sont pas des systèmes fermés (G. DURAND, 1989) bien que les nôtres aient été éventrées par l'histoire coloniale ; les groupes ethniques, qui désignent ces structures multiséculaires, ont toujours évolué au contact des autres. De nos jours, plus qu'avant, il y a une accélération de cette transformation car les lents contacts d'autrefois ont laissé la place à des nombreux et massifs contacts permanents.

Au Burkina Faso, le premier et le dernier recensement date de 1904 avec le second gouverneur du territoire colonial Haut-Sénégal-Niger Maurice DELAFOSSE¹. A cette occasion une soixantaine d'ethnies avait été recensé dans les futurs pays de la Côte d'Ivoire et de la Haute Volta. Les chercheurs et les politiques de ces deux pays ont continué de compter chacun la soixantaine d'ethnies...en énumérant pèle mèle des dénominations anciennes ou nouvelles de groupes ethniques, groupes socio-professionnels et hiérarchiques. Mais de nos jours, ces ethnies se sont regroupées plus ou moins en formant de vastes ensembles que nous proposons à travers cet écrit. Le critère que nous privilégier ici, en reprenant un écrit de l'ONTB sur les ethnies qui est certes subjectif mais proche de la réalité, est la conscience que les membres d'une ethnie ont d'être proches d'une autre ethnie. Cette conscience qui accorde une certaine importance aux origines historiques ou géographiques mais plus encore à la proximité spatiale et linguistique actuelles. Car, en nous en tenant seulement aux origines historiques et géographiques, on se limite aux anciennes familles linguistiques que sont les familles Mandé, Gur ou Voltaïque qui regroupait l'essentiel des ethnies. Par contre, en tenant compte de leur présente situation de localisation spatiale et des langues principales parlées, on arrive à d'autres classifications. Dans cette perspective, il s'agit :

- I. du groupe Bobo, Dioula et assimilés ;
- II. du groupe Lobi, Dagari et assimilés ;
- III. du groupe peulh et assimilés ;
- IV. du groupe Gourmantché et assimilés ;
- V. du groupe Gourounsi et assimilés ;
- VI. du groupe Bissa et assimilés ;
- VII. du groupe Mossi et assimilés.

Cette proposition de regroupement, comme on peut le constater, ne peut pas être fermée ; car les mêmes populations se retrouvent à travers l'espace de vie, la langue parlée et les échanges socioéconomiques avec les autres. Hormis certains groupes comme les Silmimossé, les Marensé qui sont des Peulh-mossé et des Sonraï-mossé déjà constitués historiquement, les Fla-San, San-Fla, ou Peulh-gourounsi, Gourounsi-Peulh ou encore les Bobomossi, MosSilmissi, Mossi-Bobo ou Gourounsi-mossé, etc. n'existent pas encore comme groupes historiquement constitués déjà.

¹ Vocabulaires comparatifs de plus de 60 langues ou dialectes parlés en Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes, 1904 par Maurice DELAFOSSE.

Tableau 1 : Les grands groupes ethniques du Burkina Faso

Groupes ethniques	Compositions ethniques	Sous-groupes	Langues parlées et groupes linguistiques d'origine	Cultures dominantes
<ul style="list-style-type: none"> Groupe Bobo, Dioula et assimilés ; 	Bobo Fing, Dioula, Bwaba ou Bobo Oulé, Senoufo ou Siéna, Gouin, Turka, Sambla Marka/Dafing, Tyéfo, Toussian, Karaboro, Siamou, Turka, Samogho, San, Bolon, Natioro, ou Minianka, Dogon-Kaado, Vigue, Nanergué, Nanassé,	Zara, Nioumou, Dioula, djèli,	Bobo, Bwamu, Dioula (Mandé Nord) par tous bien qu'ils soient principalement d'origine : . Mandé (Bobo-fing, Marka...) ou . Gur/voltaïque (Bwa, Senoufo, ...)	Mandé, paysanne et patrilinéaire (Bobo)
<ul style="list-style-type: none"> Groupe Lobi, Dagari et assimilés ; 	Lobi, Dagara, Djaan, Gan, Birifor, Wilé, Tiéssé ou Lorhon, Kulango, Pwa ou Pougouli, Dorossié, Komonos,	Biriforè, Piyèlè, Younwèlèbi, Nyonlè, Kounfoulè, Paniyanlè, Banè, Bradè,	Lobiri et Dagari avec des variantes ethniques et locales. Tous sont Gur/Voltaïque	Paysanne et matrilinéaire avec des variantes Lobi et Dagara
<ul style="list-style-type: none"> Groupe peulh et assimilés ; 	Peulh, Sonraï, Arabe, Touaregh, Rimaibé, Bella, fonds ancien de Gourmantché,	Yirlaabé, Wojaadé, Fitoobé, Dialobé, KONTORO ? Bobolakobé	Foufouldé et Tamacheq avec des variantes ethniques et locales. Tous sont du groupe linguistique Ouest Atlantique, Arabo-Berbère,	Sahélienne, pastorale et patrilinéaire (Peulh)
<ul style="list-style-type: none"> Groupe Gourmantché et assimilés ; 	Gourmantché, Moba, Haoussa,	Natamba, Numba/Nanumba, Bemba,	Gourmantchéma avec des variantes ethniques et locales. Tous sont Gur/Voltaïque	Sahélienne, paysanne et patrilinéaire (Gourmantché)
<ul style="list-style-type: none"> Groupe Gourounsi et assimilés 	Gourounsi, Zerma, Wara,	Léllé, Kasséna, Nouni, Nounima, Sissala, Nankana, Wala, Dagar-Dioula, Kô, Frafra,	Gourounsi avec des variantes ethniques et locales. Tous sont Gur/Voltaïque	Paysanne et patrilinéaire (Gourounsi)
<ul style="list-style-type: none"> Groupe Bissa et assimilés 	Bissa,		Bissano avec des variantes ethniques et locales. Ils sont du groupe Mandé Sud	Paysanne et patrilinéaire (Bissa)
<ul style="list-style-type: none"> Groupe Mossi et assimilés. 	Mossé, Nionyonsé, Ninissi, Yarsé, Kuroumba-Fulsé, Dogons-Kibsa, Zaocé, Yana, Silmimossé, Koussacé, Marensé,	Nakomsé, Nabiissi, Tengsoba, Sikobsé, Barsé, Karensé, Silmimossé, Benda, Dapoya, Saaba-forgerons, Nionksé-bijoutiers, Bènda-griots	Mooré avec des variantes ethniques et locales. Ils sont du groupe Gur/ Voltaïque	Paysanne et patrilinéaire (Mossi)

I. Les facteurs explicatifs de ce nouveau regroupement ethnique

Durant les siècles passés, une majorité des groupes ethniques « autochtones de nos jours » se sont installés dans leurs sites actuels. Pour certains groupes tels les Gourounsi, les Nionyonsé, les Kourumba, les Dogons, les Bwaba, les Senoufo, les Siamou, etc., il est difficile de dater leur installation. Pour d'autres groupes comme les Bobo Fing dans l'Ouest du pays, ils ont commencé leur installation depuis le 11^e siècle ; mais c'est au 19^e siècle que la majorité des Bobo s'y sont installés. Pour les Mossi par contre, deux dates (le 11^e ou le 15^e siècle) sont disputées entre la chronologie royale endogène et certains historiens français comme M IZARD. Mais c'est également entre le 16^e et le 19^e siècle que l'essentiel des peuples au Burkina Faso actuel ont rejoint les premiers peuplements humains. On sait ainsi que jusqu'à la fin du 19^e siècle de grands événements ont profondément bouleversé les équilibres des sociétés d'Afrique Occidentale. On peut citer entre autres :

- La poursuite de la traite des Noirs jusqu'au XIX^e siècle qui a continué à repousser des populations côtières ou proches vers l'intérieur de l'Afrique. La traite avait alors aggravé l'instabilité. Elle amenait certaines chefferies de la côte africaine à vouloir s'enrichir en vendant des captifs ramenés de l'intérieur (LABOURET, 1931 ; KI ZERBO, 1978). A ce propos, nous pouvons reprendre avec KI ZERBO (1978, p. 267) que "ces razzias esclavagistes ne sont sûrement pas étrangères à la migration des peuples qui occupent actuellement le Sud-Ouest du Burkina Faso : Gouin, Turka, Dyan, Lobi, Wilé, Birifor, Dagari dont la plupart sont arrivés dès la fin du XVI^e jusqu'au début du XIX^e siècle".
- Les guerres religieuses (djihad) ou les tentatives d'intégration et de conquête qui ont fait migrer les populations animistes vivant à proximité des grandes cités islamiques du Sahel. Au nombre de ces guerres religieuses, il faut mentionner la lutte d'influence entre Tidjaniya plus libéral et "démocratique" et Kadiriya plus rigoriste et "aristocratique". On peut citer des noms de grands chefs de guerre comme Cheikou Amadou (kadiriya), El-Hadj Omar TALL (tidjaniya)².. autour de 1854 à 1862 et l'Almamy Samori TOURE (1830-1898) et ses lieutenants...³.
- A ces guerres, il faut ajouter celles des royaumes Dioula de Kong et de Gwiriko, du royaume Sénoufo de Sikasso, le KénéDougou et celles du royaume Peulh du Macina.
- La pénétration coloniale accompagnée des guerres de résistance, de soulèvements à la fin du 19^e siècle jusqu'au début du 20^e siècle...

Il y a eu surtout la "Révolution" Dioula pacifique mais très profonde qui a plutôt contribué à relier des sociétés entre elles par un islam très tolérant et à créer un certain dynamisme socio-politique et économique. Cette "révolution" se caractérise par le développement du commerce jusqu'aux endroits les plus reculés des grands axes routiers. Mais cette révolution s'est traduite aussi par une domination politique, qui a amené les Dioula, sous groupe Malinké, à établir de grands royaumes. La plupart des royaumes mandingues (actuels Mali, Guinée, Sierra-Léone) ont ainsi eu leur apogée avant le (ou lors du grand) déferlement vers le Sud (dans l'actuelle Côte-d'Ivoire, l'actuel Burkina Faso, l'actuel Ghana

²Idem que précédemment.

³C'est Samori, rappelons-le, qui détruira la ville alors prospère de Kong qui avait été construite au 18^e siècle par les Dioula après une victoire sur les Sénoufo de Sikasso.

et même dans l'actuel Bénin⁴ (fin du XIX^e siècle) après la destruction de certaines villes comme celle des Dioula de Kong ou celle des Tiéfo de Noumoudara).

Détenteurs du pouvoir politique et du pouvoir économique durant le 19^e siècle dans certaines parties de la zone Ouest du Burkina, les Dioula "ponctionnèrent" les habitants; comme le rappelle KOUANDA (1984), après avoir soumis toutes les populations autochtones de la rive droite du Mouhoun⁵ (ex Volta noire). Nous reprenons ici la citation de LE MOAL (1980) qui compare les actions des Dioula dans la zone Ouest à celles des Moosé dans le pays Gourounsi: "Pour les Dyula, c'était un peu ce que le Gurunsi était pour les Mossi; c'est-à-dire pour reprendre l'expression de Binger, le "vivier" le lieu où l'on allait se ravitailler en nourritures". Mais au-delà du rôle politico-économique de la révolution Dioula dans la zone Ouest, c'est dans le domaine socioculturel, notamment par rapport à la propagation de l'islam au sein des populations et l'utilisation du Dioula comme langue de communication régionale que celle-ci a laissé plus de traces. Désormais, une majorité des populations, surtout de l'Ouest, ont adopté le Dioula comme seconde voire quelquefois comme première langue. A l'exception de certains villages isolés où l'on rencontre encore de vieilles personnes ne parlant pas que leur langue locale, tous communiquent dans la zone à travers le Dioula.

Hypothèse sur Ouagadou et Ouagadougou comme rejet de l'ancien empire du Ghana

Les Ninissi ou une partie des San du Burkina Faso, on l'a toujours dit, sont avec les Bissa cousins et des représentants du groupe historico-linguistique « Mandé Sud ». Mais comment sont-ils arrivés sur le territoire actuel du Burkina Faso. On le sait également, les Bissa ont sur le territoire actuel de la Côte d'Ivoire d'autres cousins que sont les Gouro, également du Mandé Sud.

Du 3^e au 13^e siècle, l'empire du Ghana a existé et a atteint son apogée avec pour capitale Kombi-Saleh et pour langue principale parlée le Soninké. Empire animiste situé alors aux extrêmes Ouest du Mali actuel et Est de la Mauritanie actuelle. Mais, sans que l'on le sache avec précision, c'est Ouagadou ou Wagadou qui aura été le noyau pour la création de l'empire du Ghana. La dislocation de l'empire du Ghana entre le 12^e et le 13^e siècle ap J-C est intervenue suite aux guerres, à des sécheresses récurrentes et à la montée d'autres empires voisins dont Sosso et Mali. En réalité, l'empire du Ghana foncièrement animiste et florissant aura attiré des berbères déjà islamisés, les Almoravides, jaloux de la grandeur de l'empire du Ghana.

En retrouvant des populations du Sud Mandé dans le territoire actuel du Burkina Faso, ne pouvons pas faire l'hypothèse d'une unité historique entre les anciens habitants de l'empire du Ghana (situé au Mandé Sud) et ceux-ci ?

Les habitants de Ouogdogo, étant des Ninissi et reconnus comme une partie des peuples du Mandé Sud avec les Bissa et des Samos, n'ont-ils pas retenus ce nom de Ouagdogo, Ouagadugu, ou Ouagadougou actuel qui provient pourtant de l'ancien empire du Ghana ?

⁴ Il s'agit essentiellement de certaines villes de type Mandingue comme celle de Djougou habité par des rescapés de la guerre de Samori TOURE à la fin du 19^e siècle.

⁵ Laquelle rive droite équivaut au territoire appelé Bobola par les peulh.

Ces Ninissi et les Bissa, on le sait, sont parmi les populations au Burkina Faso, restées animistes longtemps avant de succomber comme tout le monde depuis les invasions massives et la colonisation musulmanes et chrétiennes aux religions dites révélées.